

ENTRETIEN AVEC L'EQUIPE DU FILM

*Michel Franco, Emma Suarez,
Ana Valeria Becerril, Enrique Arrizon*

Comment est née l'idée du film ?

Michel Franco : Elle m'est venue de deux observations. La première remonte à quelques années déjà, j'ai vu une adolescente enceinte, un spectacle très courant dans les rues de Mexico, mais qui m'a provoqué une émotion contradictoire. Cette jeune fille a vraiment attiré mon attention, elle semblait à la fois comblée et souffrir le martyr, pleine d'espoir mais également terrorisée... On la voyait belle et heureuse, mais ça ne compensait pas l'incertitude de son avenir et on se demandait dans quelle mesure elle était préparée à affronter ce que signifie avoir un enfant, comment elle en était arrivée là. Ces contrastes, toutes ces émotions que cette adolescente exprimait en même temps, furent l'une des bases de l'histoire.

Je suis par ailleurs fasciné par les relations conflictuelles que tant de parents ont avec leurs propres enfants ; ils refusent d'accepter le temps qui passe ... Ce déni, ces variations dans la dynamique de la famille, peuvent mener au chaos.

Ces deux éléments ont donné naissance à ce film.

Pourquoi avoir choisi de tourner avec Emma Suarez et en langue espagnole ?

MF : C'est une décision importante, car en effet j'ai été tenté de réaliser le film aux Etats-Unis avec une actrice assez célèbre, dont je me garderai de révéler ici le nom, mais je sentais que quelque chose ne marchait pas, que cela n'avait pas de sens, ce n'était pas organique d'une certaine manière. J'avais très envie de tourner à nouveau au Mexique ; depuis *CHRONIC*, on m'a souvent demandé si désormais ma carrière pencherait davantage vers les Etats-Unis.

C'est dans mon pays que je préfère tourner, mais cela ne m'empêchera pas de travailler à nouveau aux Etats-Unis.

Lorsque j'ai décidé d'ancrer l'histoire au Mexique, l'idée de l'actrice américaine m'est restée dans la tête et j'ai pensé que la mère absente pourrait être étrangère. Je me suis alors demandé quelle était la meilleure actrice hispanophone... Emma Suarez, bien sûr !

L'intuition, le talent et la dévotion d'Emma Suarez sont évidents dans le film. Elle travaille aussi bien avec son esprit qu'avec ses tripes... Elle est guidée par son intuition, mais elle est également incroyablement intelligente. Parfois, elle est bouleversée par des émotions trop fortes ; elle porte son cœur en écharpe, et s'attend à recevoir autant qu'elle donne. Elle a besoin que les autres acteurs et l'équipe du film soient généreux et conscients de sa dévotion. Si ces relations se décomposent, elle peut se perdre et la scène avec elle.

Ce film est complexe pour les acteurs car il ne s'agit pas d'y trouver des personnages bons ou méchants, tout réside essentiellement dans le contraste. J'ai entendu dire que le personnage d'Avril fait froid dans le dos, mais aussi qu'il suscite de l'empathie, chacun le percevra à sa manière. On peut dire que dans l'ensemble la situation provoque des sentiments multiples et il est difficile de prendre parti, ce qui rend le travail d'interprétation délicat.

Emma Suarez : C'est un des personnages les plus difficiles que j'ai eu à jouer, parce qu'il est, je crois, aux antipodes de ce que je suis dans la vie. C'est justement ce qui m'a attirée dans ce projet. J'avais vu le travail de Michel Franco, notamment *DESPUES DE LUCIA*, puis j'ai lu le scénario qui a suscité chez moi non seulement l'envie mais le besoin de faire ce film, au-delà d'une réflexion intellectuelle, c'est devenu une émotion viscérale. Cela a été un travail complexe car j'ai dû lutter contre moi-même. Il ne fallait pas, comme le souligne Michel, en faire une méchante. Il m'a fallu un effort de réflexion pour trouver le moyen d'imposer ce personnage et y faire adhérer le public, en jouant sur son instabilité, son manque de cohérence, mais aussi sa force de séduction. Et au-delà de ses agissements, avec l'idée que souvent lorsqu'on essaye de protéger nos enfants, on agit involontairement à l'encontre de ce qui serait le mieux pour eux, tout en ayant la certitude de leur venir en aide.

Emma, comment avez-vous vécu l'expérience au Mexique, comment vous êtes-vous adaptée au travail à l'étranger ?

Emma Suarez : J'avais déjà travaillé au Mexique il y a une dizaine d'années et j'avais eu un accueil très chaleureux. J'étais très partante pour y retourner. Bien sûr, j'ai dû m'adapter au vocabulaire, je les comprends plutôt bien mais c'est vrai que parfois ils parlent de manière étrange...

MF : Il fallait justement profiter du fait que Emma soit Espagnole, et elle a parfois modifié des dialogues, ajouté des expressions. Je laisse précisément cette liberté d'improvisation aux comédiens. Les laisser intervenir et improviser pour nourrir leur personnage fait partie de la confiance que l'on instaure.

ES : J'ai passé deux mois au Mexique, principalement à Puerto Vallarta et Guadalajara, où nous tournions tous les jours, de manière très intense. Michel Franco a une façon de travailler très personnelle, c'est une des raisons qui m'ont poussée vers ce projet lors de notre premier échange au téléphone.

MF : Lorsque Emma évoque la manière particulière que j'ai de travailler, c'est que je tourne dans l'ordre du scénario, ce qui permet aux acteurs de développer les personnages et leur relation avec les autres, d'improviser et de changer si besoin certaines choses. Je tourne aussi plusieurs fois environ un tiers du film, c'est à dire que j'accepte l'idée de devoir recommencer. Evidemment, tant mieux si la première prise est la bonne, mais en étant producteur et encore une fois à l'encontre des règles établies, je suis disposé à refaire ce qui me semble nécessaire.

Puisque vous tournez les scènes à plusieurs reprises, à quel moment décidez-vous de vous arrêter ?

MF : C'est une bonne question à laquelle il est difficile de répondre. Il semble y avoir une contradiction entre le conseil responsable du producteur qui veut arrêter et l'envie du réalisateur de toujours poursuivre sa quête de perfection. Mais au fond, ce qui fonctionne, c'est l'instinct, le viscéral, la meilleure chose à faire est de s'écouter.

Michel Franco vous a obligées à cohabiter pendant la période du tournage ?

Emma Suarez : Il ne nous a pas forcées ! Nous le lui avons proposé. Il nous a suggéré de faire connaissance en vivant toutes les trois dans la maison où nous avons tourné, de façon naturelle et spontanée.

MF : Pour moi, c'est une question de confiance avec les acteurs, il s'agit de leur donner du temps et les éléments clés. J'ai effectivement demandé à Emma, Valeria et Joanna de passer une semaine ensemble à la maison de Vallarta sans aucun membre de l'équipe de production, pas même moi. Elles ont appris à se connaître et ont créé des liens ensemble. A chaque nouvelle scène tournée, elles en savaient plus sur leur personnage et leur passé que moi-même... Elles m'ont étonné en m'expliquant des choses au sujet de leurs personnalités. L'alchimie qui transparaît dans le film est née durant cette semaine-là et s'est renforcée pendant le tournage.

Pourquoi vous intéressez-vous à cette histoire en ce moment précis ?

MF : Mes films recherchent toujours une toile de fond teintée de gris. Ni noir, ni blanc.

Quand j'ai des idées qui font appel à une posture claire, je cesse de les développer, j'arrête d'écrire car cela ne me semble pas intéressant. Lorsqu'on a une idée en tête pour un film, on passe deux, trois, voire cinq ans avec un projet en écriture. Cette jeune fille que j'ai vue m'a inspiré car c'était une image qui contenait tout : la jeunesse, l'avenir, un probable désastre, beaucoup d'espoir ; ces contrepoints m'ont fasciné. J'insiste vraiment sur le fait qu'au Mexique il y a un nombre particulièrement élevé de jeunes filles enceintes. Valeria a d'ailleurs enquêté pour comprendre à quoi on doit un tel phénomène.

Ana Valeria Becerril : Oui, je me suis penchée sur la question des filles-mères et j'ai investigué pour connaître le coût qu'implique d'avoir un enfant, le prix d'un accouchement, la grossesse, jusqu'à découvrir les raisons pour lesquelles il y a une telle quantité d'adolescentes enceintes au Mexique, alors que tant de moyens de contraception sont mis à disposition. Il s'avère que ni la scolarisation ni le niveau social n'entrent en ligne de compte et que la première raison invoquée par ces jeunes filles non seulement pour tomber enceintes mais aussi pour garder leur bébé est de se sentir moins seules. Pour avoir quelque chose qui leur appartient. Je ne sais pas si cela se produit à l'échelle mondiale mais cela en dit long sur le dysfonctionnement de la famille et c'est d'autant plus étrange que les familles latino-américaines sont plutôt considérées comme étant chaleureuses.

MF : Evidemment, les histoires possibles sont multiples. En tous cas, Valeria a fait un grand travail pour se mettre dans la peau d'une de ces jeunes filles. Valeria est complètement naturelle, et elle m'a fait totalement confiance. Elle est naturellement douée et courageuse...

Elle transmet tout sans efforts ; ses expressions sont complexes pour une si jeune fille ; son univers intérieur est labyrinthique. Je ne peux pas imaginer ce film sans Emma et Valeria ; leur énergie combinée est le moteur des Filles d'Avril.

Les personnages féminins ne reflètent pas du tout la femme et la mère latine typique, et ce portrait éloigné de la réalité peut paraître d'autant plus choquant qu'il est écrit par un homme.

MF : C'est vrai. Il est important de souligner, je pense, qu'on exige socialement plus des femmes que des hommes. On a tendance à généraliser dans nos sociétés en considérant que la mère est toujours présente. Le père, lui, peut être absent. Or je crois que même si on exige plus des mères et que les pères restent absents, la dynamique familiale typique est en train d'évoluer considérablement et on peut trouver des mères absentes. Du reste, je connais une Avril, et certains spectateurs m'ont dit en connaître aussi ; c'est plus commun qu'on ne l'imagine.

Le défi majeur que j'ai dû affronter est de créer non pas un mais trois personnages féminins, avec trois points de vue différents, des âges différents. En tant qu'homme, l'univers féminin est un labyrinthe pour moi, dont j'espère venir à bout un jour, à travers les efforts que je déploie à essayer de faire le portrait des femmes. Les auteurs que j'admire s'attachent également à décrire le monde des femmes. Mais le fait que la société soit plus exigeante envers les femmes conduit justement à mes yeux, à ce qu'elles soient plus intéressantes car elles sont obligées de développer davantage de facettes. Je suis toujours surpris d'entendre des plaintes à propos de la rareté des bons rôles féminins car je pense franchement que ce sont des personnages plus intéressants à explorer au cinéma que les hommes.

Votre film présente une vision cynique de la famille et des relations familiales. Quelle est votre vision de la famille et pourquoi les hommes sont-ils faibles ?

MF : Mon point de vue est que les relations ont énormément évolué au cours des dernières décennies et même des dernières années. Plus personne n'entend désormais la famille comme l'image du père, de la mère et des enfants qui vivront pour toujours heureux ensemble. Parfois ce schéma représente les pires enfers, là où les situations personnelles se révèlent les plus difficiles. Dans notre quête de nouvelle structure – ou plutôt dans notre nouvelle façon de nouer des liens - les relations se définissent de manière plus hasardeuse ou plus organique disons, et elles peuvent donner lieu à des manques ; par exemple ici, il s'agit de filles de pères différents et on ne sait pas trop à quoi elles pourraient se raccrocher. Notre intention était de faire pencher leurs personnages vers celui d'Avril. Faire en sorte subtilement, qu'elles lui ressemblent de plus en plus. Jamais je ne veux me moquer de mes personnages ni les juger, je tente de donner un point de vue objectif et de laisser libre cours à la perception du spectateur, ancrée sur son expérience personnelle.

Enrique Arrizon : Mateo est un homme vulnérable, il est plein d'incertitudes et manque de confiance en lui. Il est dans une totale confusion face à des situations nouvelles, vis-à-vis desquelles il ignore comment agir, car il se retrouve engagé dans un terrain inconnu. Dans un pays comme le Mexique où être machiste est si important – comme dans le reste de l'Amérique Latine - je pense que c'est aussi faire preuve d'ouverture d'esprit que de montrer qu'il existe en effet des hommes plus vulnérables...

Comment une mère peut-elle être aussi distante envers ses filles ?

Emma Suarez : On ne sait pas comment les gens sont élevés, comment ils ont grandi, quelles sont leurs carences affectives. Or c'est ce qu'ils vont projeter sur leurs enfants. Avril est une personne déséquilibrée, instable, égocentrique. Elle est désaxée, elle va au cours de yoga pour se trouver un équilibre, par besoin de se centrer et de se trouver elle-même. Elle se persuade qu'elle est capable d'être professeur de yoga, elle est ridicule en un sens... Il y a beaucoup de gens comme elle qui sont convaincus de leur position et croient en leur vérité.

Si on transpose cette attitude à sa façon d'être avec ses filles, on peut dire que cette femme est persuadée que ce qu'elle fait est parfait. Elle emmène ce bébé pour protéger sa fille, car selon elle, il est préférable qu'elle aille à l'école au lieu d'élever son enfant.

MF : Il faut aussi considérer que quatre points de vue coexistent dans le film – et c'est un de ses grands défis. Tout dépend du prisme par lequel on observe la situation. J'insiste sur l'ampleur du défi car c'est la première fois, et cela diffère de mes films passés où on suivait plutôt un même personnage. En plus des quatre personnages principaux on a également le point de vue du père et de Véronique qui s'occupe du bébé, ce qui complexifie le casse-tête.

Donner la parole à chaque personnage tout en trouvant le juste équilibre pendant le montage fut difficile. Le travail de cadre et de mouvement de caméra fut également sensiblement différent de ce à quoi j'étais habitué et cela a rendu les choses intéressantes...

Mon directeur de la photo, Yves Cape, est un partenaire hors pair sur le plateau et nous avons travaillé avec un mélange d'improvisation et d'extrême préparation.

On se demande si la maternité est pour vous une pathologie ou une malédiction !

MF : Lorsque j'écris mes films, je m'efforce de ne pas les développer autour d'un thème unique. Je tente de les construire de sorte à ce qu'ils offrent diverses interprétations et qu'ils se constituent de plusieurs couches successives. Je ne pourrais donc pas affirmer qu'il s'agit ici du thème de la maternité et que j'expose mon point de vue là-dessus. Je ne prétends pas faire savoir si je suis pour ou contre le fait que cette jeune fille ait un enfant, j'essaie de ne pas juger mes personnages lorsque je les écris et je laisse au spectateur le soin de tirer ses propres conclusions.